

Jean Ristat, la dernière mort d'Aragon

Le poète, fondateur de la revue «Digraphe», exécuteur testamentaire de Louis Aragon, est mort le 2 décembre, à 80 ans.



Jean Ristat en 1991. (Jacques Sassier/Gallimard. Opale)

par [Philippe Lançon](#)

Libé, publié le 5 décembre 2023 à 15h42

Louis Aragon a disparu plusieurs fois, sous des formes différentes. La mort ce week-end du poète Jean Ristat qui fut son compagnon, son disciple et l'exécuteur testamentaire de l'écrivain et de sa femme Elsa Triolet, est une nouvelle forme de disparition. Jean Ristat était né dans le Cher, en 1943. Lisons-le évoquant son apparition sur terre : *«Quelques personnes, à peine une dizaine, peuvent affirmer avoir assisté à ma naissance. Le médecin est mort il y a cinq ans, la sage-femme qui l'assistait a disparu depuis longtemps. Ma grand-mère maternelle est décédée en 1973. Mon père n'a rien vu et ma mère seule, co-auteur, actrice et spectatrice tout à la fois peut parler de son accouchement. Nul en effet ne songerait à contredire sa thèse. Mais est-on bien certain qu'il s'agisse de moi ? [...] Il me plaît d'être le fils d'une femme dont on jetait, comme un crachat au visage, le nom de bâtarde. [...] Ma grand-mère lavait le linge d'abord dans la rivière qui entourait le bourg comme une couronne d'épines puis, après 1930, dans le lavoir municipal, grande bâtisse de ciment au*

toit de tuiles rouges. Une étendue d'eau rectangulaire la traversait par le milieu. Deux grandes allées cimentées la bordaient que de lourdes portes de bois armées de gros verrous fermaient à chaque extrémité. Le vent de l'hiver y faisait son lit. Combien étaient-elles dans cette prison, agenouillées dans des boîtes de bois au dessin ordinaire et qu'un coussin ou un vêtement de laine jeté à la hâte tapissait ? J'entends encore leurs cris et leurs rires multipliés par la vastitude du lieu, étrange composé de cave (parce que creusé dans la terre) et de grenier (par la nudité de la charpente visible à l'œil nu). Quelquefois on y voyait un oiseau égaré, une hirondelle peut-être, qui déchirait l'espace de son aile grisâtre. Ô veuves, ô femmes enveloppées dans des blouses noires piquées de violettes !»

En 1965, il publia un premier livre, *le Lit de Nicolas Boileau et de Jules Verne*, qui plut assez à Aragon pour que celui-ci rencontre le jeune homme et lui demande l'autorisation d'en publier des extraits dans les [Lettres françaises](#), journal communiste qu'il dirigeait et que Ristat fit renaître plus tard, pour quelque temps, de ses cendres. Il en profita pour écrire un article, «Si vous m'en croyez...», qui célébrait la naissance d'un poète. C'est ainsi que Ristat entra dans la vie d'Aragon. L'année 1965 avait, pour celui-ci, marquée par la mort de [Nancy Cunard](#), qu'il avait tant aimée et dont il s'était séparé en 1928, après une tentative de suicide et un autodafé. C'est également en 1965 qu'il publia *la Mise à mort*.

«La configuration idéale de tout lieu mythique»

Dans son premier livre, une suite de «méditations», Jean Ristat commence par dériver sur le fait qu'on ignore la date et le lieu de naissance de Boileau. «Deuxième méditation» : *«J'en étais arrivé à ce point de mon travail, et j'étais à vrai dire assez perplexe lorsque me revint en mémoire les comptines qu'ont répétées tous les écoliers de France : La corneille sur la racine de la bruyère boit l'eau de la fontaine Molière. Si l'on se donne la peine d'examiner cette phrase on s'apercevra que ces mots porteurs d'un sens double organisent la configuration idéale de tout lieu mythique : l'arbre, l'eau, la pierre. Je pensai alors à la naissance du Bouddha : la reine dans un jardin délicieux se dirige vers l'arbre paradisiaque placé sur le sol, à un endroit uni comme la paume de la main ; cet arbre fut celui où tous les autres Bouddha furent engendrés. Tous les moments capitaux de la vie du Bienheureux se sont passés sous un arbre. Oui, je pourrais dire de cet arbre ce qu'on disait de l'acacia de Boileau : Depuis longtemps en ce lieu se tient un arbre fameux ; Boileau serait-il né par un arbre, au pied d'un acacia, spontanément, comme Ambapali ? Je remarquai que, pour le Bouddha comme pour Boileau, leur naissance fut signalée en plusieurs endroits, qu'elle fut, pour les deux, entourée de prédictions : au collège d'Harcourt Boileau eut comme régent M. Sévin qui prédisait l'avenir à ses élèves : "Vous serez poète", à quoi le père aurait répondu "ce sera un bon enfant qui ne dira de mal à personne".»*

On comprend pourquoi [Aragon](#) fut séduit. Il avait trouvé, en mode mineur et rajeuni, un miroir fidèle et vivant, donc déformant, ou, comme il disait, un prolongement de lui-même. Jean Ristat ajoute dans sa «troisième méditation» : *«Aujourd'hui je consacre à Vénus mon miroir. Boileau c'est moi. Ou l'autre ; moi et l'autre. Lui. Elle. Le même est le même. Le même n'est pas le même. Le même est l'autre ; le même n'est pas l'autre. Boileau c'est moi. Boileau est Boileau. Boileau n'est pas Boileau ; l'autre. Boileau est moi. De moi à moi pourtant cette distance. Comment la franchir ?»* En 1978, il convainc Aragon de lui répondre à domicile, longuement, filmé par Raoul Sangla, et masqué. À un moment, le grand homme change de masque et en met un sur lequel il a dessiné des moustaches de chat.

«Est-ce que les morts ont un visage ?»

Aragon meurt en 1982. Jean Ristat n'a pas seulement été l'ordonnateur littéraire des pompes funèbres, avec tout ce que cela peut signifier de minutie, de respect, de doutes, de censure, de soumission, de résistance, de révélations. Il a écrit de nombreux livres, articles. Une anthologie de ses poèmes a été publiée dans la collection Poésie /Gallimard : *Ode pour hâter la venue du printemps*, suivi de *Tombeau de Monsieur Aragon*, *le Parlement d'amour*, *la Mort de l'aimé*. Il a aussi publié, en deux tomes, une composition autobiographique intitulée *Œuvres posthumes*. Dans le second tome, où l'auteur écrit des lettres à un correspondant mystérieux, on lit à la date du 8 novembre 1981 : «*Est-ce que les morts ont un visage ? Ou bien être mort, n'est-ce pas plutôt posséder tous les visages ? Mannequin sur lequel on pose une tête, celle-là ou une autre, n'importe laquelle, j'écris mes vies imaginaires.*» Et plus loin, «Lettre 8» : «*Monsieur de Musset en ouvrant sa confession dit que pour raconter l'histoire de sa vie il faut avoir vécu. Je suis mort et me considère donc comme ayant vécu. Et s'il prétend, non sans raison, ne pas écrire sa vie, c'est du postulat inverse que je pars. J'écris ma vie. Ma vie – supposé que ces mots aient un sens, ce qui devra être prouvé – ne peut être qu'écrite. Et pour cela il est nécessaire que je sois mort.*»

Dans un entretien filmé avec Olivier Barbarant, Ristat raconte qu'un jour, le vieil Aragon lui demanda s'il avait lu Musset. En bon poète d'avant-garde, ou se croyant tel, le garçon ricana. Aragon se leva et alla chercher *Namouna*, qu'il se mit à lire : «*Le sofa sur lequel Hassan était couché/ Était dans son espèce une admirable chose./ Il était de peau d'ours, mais d'un ours bien léché./ Moelleux comme une chatte, et frais comme une rose.*» Le poème est long et Aragon le lut probablement en entier : «*Tout est nu sur la terre, hormis l'hypocrisie ;/ Tout est nu dans les cieux, tout est nu dans la vie.*» Il lisait, comme toujours, sans fin. Dans sa préface aux *Œuvres poétiques complètes* d'[Aragon en Pléiade](#), Jean Ristat rappelle que son maître lisait ses propres textes assis : «*Il levait de temps à autre les yeux pour jauger le degré d'attention de l'auditeur, estimant ainsi sans doute la force ou la faiblesse de tel ou tel chapitre. En revanche, c'est debout qu'il lisait Hugo ou Racine, Maïakovski ou Pouchkine, enfin tous les autres. L'acteur occupait la scène, marchant de long en large, emporté par le mouvement qui l'avait conduit à s'emparer d'un livre dans l'une de ses nombreuses bibliothèques.*» Le temps n'existait pas, et on se demandera toujours si l'homme qui le suspendait en Aragon, et par lui, sut bâiller, sortir de l'enchantement ou y renoncer. Sans doute pas.